LETTRE
REMISE
A
FRÉDÉRIC-GUILLAUME II,
ROI REGNANT DE PRUSSE,
Le jour de son Avénement au Trône

PAR

LE COMTE DE MIRABEAU.

Arcus & ſtatuas demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas. Contrà contemptor ambitionis & infinitæ poteſtatis domitor animus ipsâ vetuſtate floreſcit; nec ab ullis magis laudatur quàm quibus minimè neceſſe eſt.

PLIN. Panégy.



BERLIN.

1787.

AVERTISSEMENT.

Il eſt des imputations toutes à la-fois ſi odieuſes & ſi abſurdes, qu'un homme de ſens n'eſt pas même tenté d'y répondre; & le ſilence eſt le ſeul parti qui convienne à un honnête homme, lorſque ceux qui le calomnient ne ſe nomment pas.

Mais parmi les horreurs qu'on a vomies contre moi dans ces derniers tems, & que j'ai plutôt comptées au

nombre des récompenſes de mes travaux, que dans celui de mes malheurs, il en eſt une qui ne m'a pas laiſſé inſenſible.

On m'a accuſé d'avoir remis au Roi de Pruſſe régnant une ſatire contre l'immortel Frédéric II.....

Frédéric II. m'a appelé près de lui de ſon propre mouvement, quand j'héſitois à importuner ſes derniers momens du deſir bien naturel de voir un ſi grand homme, & d'échapper au regret d'avoir été ſon contemporain ſans l'avoir connu. Il a daigné m'accueillir, me diſtinguer: aucun étranger, depuis moi, n'a été admis à ſa converſation. La dernière fois qu'il me manda, il venoit de

ſe refuſer au juſte empreſſement de ceux de mes compatriotes qu'avoient attirés à Berlin ſes manœuvres militaires; ... & pour prix de cette honorable bonté, j'aurois fait une ſatire contre lui! ....

Certes, Frédéric eſt trop grand, pour que je tente jamais de faire ſon éloge! Ce mot *éloge* me paroît fort au-deſſous d'un grand roi; il ſuppoſe des exagérations peu ſincères; forcer les faits ou les diſſimuler; n'enviſager un ſujet que ſous ſes aſpects favorables; tout louer, en un mot, c'eſt-à-dire, déguiſer ou trahir la vérité, ſont les inconvéniens preſque inévitables de ce genre; & jamais éloge auquel la critique ne vint pas ſe mêler, ne fut ni vrai ni honorable. Je n'ai donc pas fait, je ne ferai pas l'éloge de Frédé-

ric II. Mais je m'efforce depuis deux ans d'élever à ſa mémoire un monument qui ne ſoit pas tout-à-fait indigne des travaux dont ſon règne a été illuſtré, des grandes leçons que ſes ſuccès & ſes fautes ont également donnés: j'ai entrepris cet ouvrage conſidérable, qui verra le jour dans le cours de cet année, & je n'en ai pas fait myſtère.

Le mémoire que j'ai remis à Frédéric-Guillaume II. le jour de ſon avénement au trône, étoit tout-à-fait étranger à ce projet. Il s'agiſſoit ſeulement de mettre ſous ſes yeux les eſpérances des honnêtes gens, qui, depuis long-tems rendoient hommage à ſes intentions, & le vœu des hommes inſtruits, qui ſavoient combien de choſes plus grandes qu'éclatantes, pou-

voient éclorre en Prusse, sous un régne nouveau, & sous un Prince dans la force de l'âge & de l'activité.

Le voici ce mémoire, dont on a voulu me faire un crime. Je présente le corps de délit à l'Europe; c'est à elle d'en juger. Je n'ai pas changé une ligne à cet écrit, quoique mon opinion ait varié considérablement sur quelques points de détail, comme on le verra dans mon ouvrage sur la Prusse. Mais je me serois reproché d'altérer, même légérement, un mémoire que l'on s'est efforcé d'empoisonner.

On a beaucoup demandé quel droit j'avois eu de présenter ce mémoire?

Outre les remerciemens que le Roi régnant de Prusse a bien voulu consigner dans une lettre, il n'a pas dédaigné de

m'en addreſſer encore de vivevoix, dans une aſſemblée nombreuſe, chez S. A. R. le Prince Henri ſon oncle, huit jours avant mon départ de Berlin. J'ai cru devoir apprendre ce fait au public, non pas pour répondre à des contes, qui n'ont jamais pu tromper perſonne, mais parce que le courage d'aimer la vérité eſt plus honorable pour un Roi, que celui de la dire ne peut l'être pour un ſimple citoyen du monde.



LETTRE
REMISE
A
FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

SIRE,

Vous êtes Roi! ..... Le jour eſt arrivé où Dieu a voulu vous confier le ſort de pluſieurs millions d'hommes, & le pouvoir de faire de grands biens ou de grands maux ſur la terre. Le ſceptre vous eſt remis à l'âge où l'on eſt capable d'en porter le fardeau; vous devez être raſſaſié de jouiſſances vulgaires, vous avez uſé de tous les plaiſirs, un ſeul excepté ....; mais auſſi c'eſt le plus grand, le ſeul inépuiſable. Il vous étoit interdit; il eſt en votre pouvoir: vous allez veiller ſur le bonheur des humains.

Vous parvenez au trône dans une heureuſe époque; le ſiècle s'éclaire de jour en jour, il a

travaillé, il travaille pour vous, il vous amaſſe des idées ſaines; il étend ſon influence ſur votre nation que tant de circonſtances ont retardée. Une logique ſévère juge de tout aujourd'hui; les hommes qui ne voient que leur ſemblable ſous le manteau royal, & qui en exigent des vertus, ſont plus nombreux que jamais; on ne peut plus ſe paſſer de leur ſuffrage, & il ne reſte à leurs yeux qu'un genre de gloire: tous les autres ſont épuiſés. Les ſuccès militaires, les talens politiques, les prodiges des ARTS, les progrès des ſciences, tout a paru & brillé tour-à-tour d'une extrémité de l'Europe à l'autre; la bienfaiſance éclairée, qui organiſe & vivifie les empires, ne s'eſt point encore montrée ſur le trône pure & ſans mélange: c'eſt à vous à l'y faire aſſeoir; cette gloire ſublime vous eſt réſervée. Votre prédéceſſeur a gagné ſans doute aſſez, & peut-être trop de batailles; il a trop fatigué les cents voix de la renommée: il a, pour pluſieurs règnes, pour pluſieurs ſiècles, à-peu-près tari la gloire militaire. Si les circonſtances vous forçoient à l'imiter, il faudroit ſe montrer digne de lui, & Votre Majeſté n'y manqueroit pas; mais il n'y a pour Elle aucune raiſon de chercher avec peine & par des ſentiers battus une gloire où l'on ne peut plus arriver qu'à la ſeconde place; tandis qu'avec plus de facilité vous

pouvez vous créer une gloire plus pure, non moins brillante, & qui ſoit la vôtre uniquement. Frédéric a conquis l'admiration des humains; jamais Frédéric n'obtint leur amour, il peut vous appartenir tout entier.

SIRE, votre taille, votre figure rappellent les héros de l'antiquité; c'eſt beaucoup pour les ſoldats, c'eſt beaucoup pour le peuple, dont le ſens droit & ſimple aſſocie les belles qualités de l'ame à la beauté du corps; & telle fut la première intention de la nature. Auſſi ces formes héroïques ſont-elles embellies chez vous d'une teinte très-remarquable de douceur, de calme, de bonté, & ceci n'eſt pas peu, même pour les philoſophes. Votre cœur eſt ſenſible; & la néceſſité d'une longue circonſpection doit avoir tempéré ce que votre bonté naturelle vous auroit donné de trop en facilité. Votre eſprit eſt juſte, j'en ai ſouvent été frappé; votre élocution eſt forte & préciſe: vous avez montré pluſieurs fois que vous poſſédiez l'empire de vous-même; vous n'avez point été élevé, mais vous n'avez pas été gâté; & les hommes qui ont de l'énergie, ſavent bien ſe paſſer d'éducation: ils reçoivent à chaque inſtant celle des choſes; c'eſt la bonne, elle ne ſe déſapprend pas. Vos moyens ſont grands: vous êtes le ſeul ſouverain de l'Europe qui, loin d'avoir des dettes, ayiez des tréſors,

Vos troupes ſont excellentes ; votre nation eſt docile, fidelle, & bien plus douée d'eſprit public, qu'on ne devroit l'attendre de ſa conſtitution ſervile. Quelques parties de l'adminiſtration, la comptabilité, par exemple, & toute la manutention, purement militaire, méritent dans vos états de grands éloges. Un de vos oncles, chargé de gloire & de ſuccès, a la confiance de l'Europe, les talens d'un héros & l'ame d'un ſage. C'eſt un conſeil, un coopérateur, un ami que la nature & le ſort vous envoient au moment où vous en avez le plus de beſoin, au moment où votre déférence pour lui vous acquérera d'autant plus infailliblement tous les ſuffrages, qu'elle ſera plus volontaire. Vous avez des rivaux de puiſſance, & pas un voiſin qui ſoit vraiment à craindre. Celui qui paroiſſot s'annoncer pour redoutable, a menacé trop long-tems pour frapper ; il apprit à vous connoître ; il entreprit avec précipitation ; il renonça de même à ce qu'il avoit entrepris. Il renoncera encore à ſes nouveaux projets ; il convoitera tout, il n'obtiendra rien, & ne ſera jamais qu'un aventurier irréſolu, à charge aux autres & à lui-même. Pour ſe préſerver de lui, il ne faudra que le laiſſer s'agiter de ſes conceptions qui s'oppoſent entr'elles.

Enfin, SIRE, vous êtes le ſeul Prince qui ſoyiez dans la néceſſité indiſpenſable de faire de grandes choſes, le ſeul dont on en attende; & cette néceſſité, cette attente, doivent être comptés au nombre de vos plus grands moyens. . . . Quelle admirable ſituation eſt la vôtre! que d'ineſtimables avantages vous apportez ſur ce trône où vous trouvez le pouvoir de tout faire! . . . Il eſt redoutable ce pouvoir, même pour celui qui le poſſède! mais auſſi les grandes inſtitutions, les réformes importantes, la régénération des empires n'appartiennent qu'à des monarques abſolus. . . . Veuillez, ah! veuillez recueillir les tréſors qu'étale ſur vos pas la Providence; méritez les bénédictions du pauvre, l'amour du peuple, le reſpect de l'Europe, les vœux des ſages. Soyez juſte, ſoyez bon, & vous ſerez heureux, vous ſerez grand.

Grand! SIRE, vous voudrez ce titre; mais vous le voudrez de la bouche de l'hiſtoire & de celle des ſiècles futurs. Vous le dédaigneriez dans celle de vos courtiſans que vous avez entendus, que vous entendrez déſormais bien davantage prodiguer même la louange groſſière. Si vous faites ce que le fils de votre eſclave aura fait, dix fois par jour mieux que vous, ils diront que VOUS AVEZ FAIT UNE ACTION EXTRAORDINAIRE; ſi vous obéiſſez à vos paſſions, ils di-

ront que VOUS FAITES BIEN: ſi vous prodiguez le ſang de vos ſujets comme l'eau des fleuves, ils diront que VOUS FAITES BIEN: ſi vous affermez l'air, ils diront que VOUS FAITES BIEN: ſi vous vous vengez, vous ſi puiſſant! ils diront que VOUS FAITES BIEN... Ils l'ont dit quand Alexandre dans l'ivreſſe déchira d'un coup de poignard le ſein de ſon ami; ils l'ont dit quand Néron aſſaſſina ſa mére.

Mais vous, SIRE, c'eſt du ſentiment intérieur de votre propre juſtice, c'eſt de la conviction éclairée de votre bienfaiſance que vous avez beſoin. Votre conſcience ſera votre premier juge; & votre peuple, l'Europe & la poſtérité confirmeront ſes décrets. Il vous faut néceſſairement leur eſtime, eh! combien il vous ſera facile de l'obtenir! Si vous rempliſſez infatigablement vos devoirs ſans jamais remettre au lendemain le fardeau du jour précédent; ſi, par des principes grands & féconds, vous ſavez les ſimplifier & les mettre au niveau des forces d'un homme; ſi vous donnez à vos ſujets toute la liberte qu'ils peuvent porter; ſi vous protéges toutes les propriétés; ſi vous facilitez les travaux utiles; ſi vous effrayez les petits oppreſſeurs qui ſous votre nom voudroient empêcher les hommes de faire pour leur avantage, ce qui leur convient ſans nuire à autrui; un cri unanime bénira votre autorité, la rendra

plus ſacrée, plus puiſſante, & tout vous deviendra aiſé; car toutes les volontés & toutes les forces ſe réuniront à votre force & à votre volonté; votre travail acquiérera chaque jour une nouvelle douceur. La nature a rendu le travail néceſſaire à l'homme ; elle lui a donné auſſi ce précieux avantage que le changement de travail eſt tout-à-la-fois pour lui un délaſſement & une ſource de plaiſir. Qui plus aiſément qu'un roi peut vivre ſelon cet ordre de la nature ? un Philoſophe a dit : *qu'aucun homme n'étoit auſſi ennuyé qu'un roi ;* il devoit dire QU'UN ROI FAINÉANT ; eh ! comment l'ennui pourroit-il attendre le ſouverain qui veut faire ſon métier ? Entretiendra-t-il jamais mieux la vigueur de ſon eſprit & ſa ſanté même qu'en ſe préſervant, par le travail, du dégoût que doit éprouver tout homme de ſens au milieu de ces diſeurs de rien, de ces artiſans de faſtidieuſes louanges, qui n'étudient le prince que pour le corrompre, l'endormir & le filouter? . . . . . Leur ſeul art eſt de le rendre apathique & foible, ou impatient, bruſque & inappliqué. . . Votre peuple jouira de vos vertus; car il n'y a qu'elles qui puiſſent conſerver, améliorer ſon patrimoine. Vos courtiſans cultiveront vos défauts ; car c'eſt ſur eux ſeuls que peuvent porter leur crédit & leurs eſpérances.

Sire, l'habitude non moins que les circonstances influe sur les hommes; & le commencement détermine l'habitude. Voilà pourquoi les premiers momens d'un règne sont si précieux; on en espère tout, & le plus lèger effort qui seconde cette espérance, la confirme, la double, la centuple; on s'affermit dans l'amour du bien par le plaisir de l'avoir fait, & celui que l'on veut faire devient plus aisé par celui qu'on a déjà effectué.

Or le commencement, Sire, dépend absolument de vous; ne prenez que de bonnes habitudes; n'en laissez point établir de frivoles autour de votre majesté. Qu'on voie en vous un homme appliqué & véritablement amoureux du bien public. Tous vos ministres, tous vos courtisans travailleront aussi-tôt. L'émulation des idées utiles naîtra & produira infailliblement quelques fruits. Elle vous servira du moins à juger la portée de l'esprit de ceux qui vous approchent; elle peut quelquefois réveiller ou même faire éclorre une pensée heureuse, & vous aurez tourné au bien de votre peuple jusqu'à ce penchant à la flatterie qu'on ne peut entièrement bannir des cours.

Vous pouvez dès le commencement vous assurer la liberté d'esprit que demandent les grandes affaires, en classant celles qui appartiennent à l'autorité souveraine, & laissant à la magistrature &

à

à l'adminiſtration toutes celles qui peuvent & doivent finir ſur le lieu.

Plus d'un ſouverain eſtimable s'eſt rendu incapable de régner avec gloire en ſe laiſſant écraſer du ſoin des affaires privées. Pour vous, SIRE, comme il vous convient de *gouverner toujours bien*, *il eſt digne de vous de ne pas trop gouverner.* Pourquoi dans le gouvernement civil montrer le pouvoir du roi, lorsque les affaires peuvent aller ſans lui? L'autorité une fois établie, la ſûreté au-dehors aſſurée, la juſtice civile & criminelle diſtribuée ſur des principes d'égalité entre toutes les claſſes des citoyens & par conſéquent les propriétés de tout genre ſuffiſamment calculées, les contributions judicieuſement aſſiſes, les travaux publics, les chemins, ces canaux ſagement dirigés, que reſte-t-il à faire au gouvernement? Rien, qu'à jouir du travail des citoyens, qui en faiſant leurs affaires ſous votre protection pour leur plus grand intérêt, font celles de l'état & les vôtres.

Le prince qui examinera s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer aller ſeules la plupart des choſes humaines, un tel prince eſt encore à paroître; & c'eſt celui-là cependant qui gouvernera, comme Dieu, par le miniſtère de la raiſon & de l'intérêt de chacun, en aſſurant ſeulement à tous le fruit de leur intelligence & de leur travail. Où les hommes ſeront les plus libres, là ſera le plus

grand nombre, & là auſſi ils auront le plus de ſoumiſſion & d'attachement pour l'autorité; car l'autorité eſt eſſentiellement l'amie de la liberté quelle protège. Perſonne ne lui demande autre choſe, ſinon : FAITES EN SORTE QU'ON ME LAISSE LIBRE ET EN PAIX.

Vous n'êtes sûrement pas à reconnoître, SIRE, que la fureur des réglemens eſt le caractère des petits eſprits, des hommes incapables de généraliſer, nourris d'idées timides, d'appréhenſions ridicules. Cette importante vérité vous indiquera les réformes que vous aurez à faire, & combien vous gouvernerez mieux que vos prédéceſſeurs & vos émules, en gouvernant moins.

Il eſt ſans doute une foule de choſes bonnes, utiles, néceſſaires, urgentes même, qu'il vous eſt impoſſible d'exécuter à l'inſtant. Non-ſeulement il faut, que vous les appreniez, que vous les combiniez, que vous les mûriſſiez; car, pourquoi croiriez-vous d'après l'opinion d'un autre? c'eſt une des plus grandes erreurs dont vous deviez vous défendre, comme auſſi d'être obligé de revenir ſur vos pas. Le manque de ſuite qu'a montré celui de vos émules qui a tenté le plus de choſes, a plus nui à ſa conſidération politique, que ſes plus lourdes fautes. Non-ſeulement donc il faut que vous appreniez quelles ſont les choſes à faire; mais, ce qui eſt plus

difficile, il faut que vous les enſeigniez à vos miniſtres peut-être, à votre peuple certainement. C'eſt en préparant lès actes législatifs par la perſuaſion, que vous arriverez, SIRE, ſans ſecouſſes & preſque ſans obſtacles, aux opérations qui exigent des tems plus calmes, & moins ſurchargés que les premiers momens d'un nouveau règne. Mais il eſt des choſes que vous pouvez exécuter à l'inſtant même; & qui, donnant de vous la plus haute opinion, vous feront recueillir les fruits de la confiance, & vous faciliteront les grandes réformes dont votre règne doit être rempli.

Souffrez qu'un homme qui vous aime, pardonnez cette expreſſion libre, mais profonde; ſouffrez qu'un homme qui vous aime pour le bien que vous pouvez faire, pour le grand exemple que vous allez donner du mal que l'on peut épargner, vous indique quelques-unes de ces choſes qu'un ſeul acte de votre volonté peut opérer, qui ne produiront que du bien ſans nul mélange d'inconvéniens, & feront, des premiers momens de votre adminiſtration, l'aurore du règne le plus paternel qui ait jamais embelli la terre.

Au nombre de ces choſes, SIRE, & la première au premier rang, je compte l'abolition de l'eſclavage militaire, c'eſt-à-dire, de l'obligation impoſée dans vos états à tout homme de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de

ſoixante & plus s'il le peut pour huit gros tous les cinq jours. Cette affreuſe loi, née des néceſſités d'un ſiècle de fer & d'un pays à demi barbare, cette loi qui dépeuple & deſsèche votre royaume, qui dèshonore la partie la plus nombreuſe & la plus utile d'une nation, ſans laquelle vous & vos ancêtres n'auriez été que des eſclaves plus ou moins décorés; cette loi que vos officiers aggravent encore en levant plus d'hommes que la conſcription militaire ne le permet, ne vous vaut pas un ſoldat de plus que ceux que vous auriez ſans elle par une augmentation de paie, dont vous trouverez facilement l'économie dans la juſte réduction des ruineux enrôleurs que Frédéric II. entretenoit dans les pays étrangers, & par un arrangement ſage pour recruter l'armée Pruſſienne d'une manière qui élève les ames, qui ajoute à l'eſprit public, qui ait les formes de la liberté au lieu de celles de l'abrutiſſement & de l'eſclavage.

Dans toute l'Europe, SIRE, & chez vous plus qu'ailleurs, on a eu la ſtupidité de laiſſer perdre un des plus utiles inſtincts ſur lequel puiſſe être fondé l'amour de la patrie. On a exigé des hommes d'aller à la guerre comme de vils troupeaux à la boucherie, lorsqu'il n'y avoit rien de plus facile que de faire pour eux du ſervice public un objet d'émulation & de gloire.

Vos ſujets ſont obligés de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de ſoixante, & regardent avec raiſon cette aſſujettiſſement comme une très-dure ſervitude. Il en eſt de même des milices en France, qui moins cruelles y ſont très-odieuſes. Eh bien! les Suiſſes ont une obligation ſemblable qui commence deux ans plutôt (dès l'âge de ſeize ans), & ils ſe croient des hommes libres.

En effet la confédération naturelle qui engage les citoyens d'un même état à répouſſer l'ennemi, à défendre leur héritage & celui de leurs voiſins eſt ſi manifeſte, & ſon exercice préſente un tel attrait aux jeunes gens, qu'il eſt inconcevable que la tyrannie ait pu être aſſez imbécille pour en faire un fardeau.

Donnez, SIRE, à cette obligation une forme libre & glorieuſe en la liant à l'exercice de quelque volonté, à la néceſſité de mériter quelque eſtime, à un point d'honneur, & votre armée ſera encore mieux compoſée, & vos ſujets ſe croiront & ſeront réellement ſoulagés d'un grand joug.

D'abord faites grace de dix dernières années de ſervice. Les vieillards n'affoibliront pas votre armée.

Que vos payſans enſuite forment dans leurs paroiſſes des compagnies nationales qui s'exerceront le dimanche.

Que les compagnies nationales nomment entre-elles des grenadiers, & que ce ſoit parmi ceux-ci qu'on prenne les recruts de vos régimens. Ne les faites pas choiſir par vos officiers, ni par le magiſtrat, mais à la pluralité des voix de leurs camarades ; tout arbitraire ſe trouvera banni, tout choix deviendra une diſtinction, & les paroiſſes répondant des ſoldats qu'elles vous auront fournis, & devant remplacer leurs grenadiers, lorſque ceux-ci ſeront partis pour l'armée, vos troupes ſeront toujours au complet, ſans effort, ſans tyrannie & ſans murmure.

Les rois créateurs d'une puiſſance, impatiens de jouir, ne ſe fient pas aux principes généreux ; ils craignent que les hommes qu'ils appellent ne ſoient rebutés par les rigueurs des commencemens. De là ces diſciplines tyranniques par leſquelles ils penſent fixer ſur leur ſol les infortunés qui s'y trouvent. Il n'y a plus de prétexte à cette erreur dans l'état actuel de votre royaume. Il eſt tems de lui ôter ces formes repouſſantes qui en éloignent les bons ſujets, ou qui leur donnent envie d'en ſortir ; banniſſez donc toute contrainte qui n'eſt pas néceſſaire ; & combien peu le ſont ! celle-là du moins, la plus odieuſe de toutes ne l'eſt certainement plus. Au reſte & avant de vous décider à l'exécution d'un plan pour recruter l'armée, il faut conſidérer avec toute l'at-

tention qu'il mérite celui du plus eſtimable de vos miniſtres, du baron de Hertzberg, qui a de vaſtes connoiſſances ſur les plaies profondes de votre pays, & ſes moyens de ſalut & de proſpérité, joint au plus haut degré l'eſprit public & l'amour de la gloire pruſſienne; il prétend pouvoir recruter votre armée par elle-même, de manière, dit-il, à pourvoir aux beſoins les plus exagérés de la politique la plus inquiète; peut-être, & probablement, ce plan peut ſe combiner avec mes idées: il eſt inconteſtablement un de ceux qu'on peut exécuter dès les premiers inſtans de votre règne. Mais faites-le précéder d'une loi d'affranchiſſement qui appellera ſur vos opérations le concours de tous les ſuffrages & de tous les efforts.

Ce n'eſt pas à un auſſi honnête homme que vous, SIRE, (eh! quel plus grand éloge à faire d'un roi?) qu'il eſt néceſſaire de recommander, à l'égard des enrôlemens, l'obſervation religieuſe de toutes les capitulations, ſi indignement violées ſous vos prédéceſſeurs, & la pieuſe rémunération des militaires diſtingués par de longs & fidèles ſervices..... Hélas! SIRE, j'ai vu donner, ſous les fenêtres de votre palais, l'aumône à des hommes qui verſoient leur ſang pour votre maiſon, quand vous ſuciez encore le lait de votre nourrice! Sans doute votre généreuſe équité amé-

livrera leur ſort. Mais ſongez auſſi au devoir, à la néceſſité d'élever les enfans des ſoldats, qui périſſent aujourd'hui, de la manière la plus déplorable, dans la maiſon des orphelins de Potzdam, où plus de quatre mille ſont entaſſés: l'humanité vous implore pour ces triſtes victimes, & la politique prévoyante, qui dit trop que de long-temps les états pruſſiens ne feront affranchi de la néceſſité d'avoir une grande armée, vous montre aſſez le prix que ces enfans doivent avoir à vos yeux.

On doit être heureux dans vos états, SIRE; donnez la liberté de s'expatrier à quiconque n'eſt pas retenu d'une manière légale par des obligations particulières: donnez par un édit formel cette liberté! C'eſt encore-là, SIRE, une de ces loix d'éternelle équité, que la force des choſes appelle, qui vous fera un honneur infini, & ne vous coûtera pas la privation la plus légère; car votre peuple ne pourroit aller chercher ailleurs un meilleur ſort que celui qu'il dépend de vous de lui donner; & s'il pouvoit être mieux ailleurs, vos prohibitions de ſortie ne l'arrêteroient pas. Laiſſez ces loix à ces puiſſances qui ont voulu faire de leurs états une priſon, comme ſi ce n'étoit pas le moyen d'en rendre le ſéjour odieux! Les loix les plus tyranniques ſur les émigrations, n'ont jamais eu d'autre effet que de pouſſer le

peuple à émigrer, contre le vœu de la nature, le plus impérieux de tous, peut-être, qui l'attache à ſon pays. Le Lapon chérit le climat ſauvage où il eſt né. Comment l'habitant des provinces qu'éclaire un ciel plus doux, penſeroit-il à les quitter, ſi une adminiſtration tyrannique ne lui rendoit pas inutiles ou odieux les bienfaits de la nature? Une loi d'affranchiſſement, loin de diſperſer les hommes, les retiendra dans ce qu'ils apelleront alors leur BONNE PATRIE, & qu'ils préféreront aux pays les plus fertiles; car l'homme endure tout de la part de la providence: il n'endure rien d'injuſte de ſon ſemblable; & s'il ſe ſoumet, ce n'eſt qu'avec un cœur révolté. L'homme ne tient pas par des racines à la terre; ainſi il n'appartient pas au ſol. L'homme n'eſt pas un champ, un pré, un bétail; ainſi il ne ſauroit être une propriété. L'homme a le ſentiment intérieur de ces vérités ſimples; ainſi l'on ne ſauroit lui perſuader que ſes chefs aient le droit de l'enchaîner à la glèbe. Tous les pouvoirs ſe réuniroient en vain pour lui inculquer cette infâme doctrine. Le tems n'eſt plus où les maîtres de la terre pouvoient parler au nom de Dieu, ſi même ce tems a jamais exiſté. Le langage de la juſtice & de la raiſon eſt la ſeule qui puiſſe avoir un ſuccès durable aujourd'hui; & les Princes ne ſauroient trop penſer, que l'Amérique angloiſe

ordonne à tous les gouvernemens d'être juſtes & ſages, s'ils n'ont pas réſolu de ne dominer bientôt ſur des déſerts.

Aboliſſez, SIRE, les traites foraines, les droits d'aubaine envers toutes les nations. Que vous rapportent ces reſtes de la barbarie féodale? N'attendez pas, pour les anéantir, un ſyſtême de réciprocité, qui n'a jamais d'autre effet que de retenir les peuples dans un plus long état de déraiſon & de guerre. Ce qui eſt bon à faire pour la proſpérité d'un pays, n'a pas beſoin de réciprocité: les objections de ce genre ſont les argumens d'une ſotte vanité Si un état perd à ce que dans un autre on tyranniſe les hommes & les propriétés; c'eſt à ſon gouvernement à ſe hâter de mettre fin chez lui à ces funeſtes mécomptes; puisque ce ſont eux qui ont forcé ſes ſujets à chercher fortune ailleurs, & que ce ſont eux encore qui les ſont héſiter à venir dépoſer les fruits de leur induſtrie ſur le ſol qui reçut leur berceau. Ne faut-il pas que quelqu'un commence? Combien n'eſt-il pas noble & digne d'un Roi de commencer le premier dans une choſe juſte & honnête? Eh! qui plus que vous, SIRE, dont les ſujets commerçans un peu aiſés n'ont pu faire fortune qu'en pays étrangers, a intérêt de donner l'exemple de l'abolition d'une exaction ſi atroce? L'Angleterre & la Hollande ont-elles attendu pour

y renoncer envers vous, que vous y renonçassiez envers elles?

Une des plus urgentes opérations qui appelle vos regards, & qu'un seul mot peut encore exécuter, c'est une loi pour rendre aux bourgeois la liberté d'acquérir les terres nobles avec tous les droits qui y sont attachés. On a poussé l'observation de l'étrange décret qui la leur ravit, jusqu'à cette inique démence que, si une terre noble vient à être vendue pour dettes, & qu'un bourgeois veuille satisfaire à tous les créanciers en abandonnant en outre une certaine somme au débiteur, on ne peut le lui permettre sans un ordre exprès du Roi; le plus souvent cet ordre a été refusé par votre prédécesseur: & le noble qui faisoit perdre les créanciers & laissoit sans ressource le débiteur, avoit la préférence. Qu'est-il résulté de cet absurde régime? Avilissement du prix des terres, c'est-à-dire, de la première richesse de l'état, au très-grand désavantage des nobles qui les possèdent; dépérissement de la culture, déjà découragée par tant d'autres causes; manque de crédit pour les gentilshommes; aggravation du terrible préjugé qui mutile la bourgeoisie & qui hébête la noblesse, en faisant de ses droits honorifiques une source de considération exclusive qui la dispense d'en acquérir une autre; enfin, nécessité absolue de s'expatrier pour les

roturiers qui ont acquis quelques capitaux, & qui ne peuvent les employer ni dans le commerce, qu'étouffant les monopoles, ni dans l'agriculture, qui ne les admet point à l'eſpérance de devenir propriétaires. Et en effet, le Mecklenbourg n'eſt-il pas rempli de marchands de Stettin, de Kœnisberg, &c. qui ont employé les profits que leur a valus la dernière guerre maritime, à l'achat des terres de la nobleſſe ruinée de ce pays? Ce ſeroit là, SIRE, une très-grande perte pour vous, ſi le Mecklenbourg devoit vous être toujours étranger; c'en ſeroit une incalculable, qu'un tel ordre de choſes ſubſiſtât. Une obſervation, qui n'a pu échapper aux voyageurs attentifs, c'eſt que les commerçans heureux aiment à ſe délaſſer dans les ſoins de l'agriculture. La terre la plus aride ſe fertiliſe entre leurs mains; ils y prodiguent les avances, ils y portent cet eſprit d'ordre, de détail & de prévoyance qui les enrichit dans leur commerce. Par tout où la bourgeoiſie peut acquérir, par-tout où le commerce eſt en honneur, le pays devient riant; il offre l'aſpect de l'abondance & de la proſpérité. L'induſtrie commerçante éveille toutes les autres; & la terre auſſi demande ces procédés ingénieux qui animent la végétation & l'étendent ſur le ſol le plus ingrat. SIRE, veuillez l'obſerver; ces procédés n'ont jamais été inventés dans les pays

à nobleſſe. Nous les devons aux conſtitutions où la naiſſance illuſtre diſparoît devant le mérite & les talens.

Aboliſſez, SIRE, ces prérogatives inſenſées, qui rempliſſent de grandes places d'hommes médiocres, pour ne pas dire pis, & déſintéreſſent le plus grand nombre de vos ſujets ſur un pays où ils ne trouvent qu'entraves & humiliations. Méfiez-vous, ah! méfiez-vous de cette ariſtocratie univerſelle, fléau des états monarchiques, encore plus que des états républicains, & qui, d'une extrémité du globe à l'autre, opprime l'eſpèce humaine: l'intérêt du monarque le plus abſolu, eſt tout entier dans les maximes populaires. Ce ne ſont pas les rois que ces peuples appréhendent & repouſſent, ce ſont leurs miniſtres, leurs courtiſans, leurs nobles, l'ariſtocratie en un mot: SI LE ROI SAVOIT, diſent-ils. Ils invoquent toujours l'autorité royale, & ſont toujours prêts à lui donner main-forte contre l'ariſtocratie. Eh! d'où vient la force du Prince, ſi ce n'eſt du peuple? la ſûreté perſonnelle, ſi ce n'eſt du peuple? ſa richeſſe, ſa ſplendeur, ſi ce n'eſt du peuple? les bénédictions, qui ſeules peuvent lui faire ſentir la préſence, ſi ce n'eſt du peuple? Et qui ſont les ennemis du Prince, ſi ce ne ſont les grands, les ariſtocrates, qui voudroient que le Roi ne fût parmi eux que LE PREMIER ENTRE ÉGAUX, & qui

par-tout où ils l'ont pu, ne lui ont laiſſé de prééminence que celle du rang, ſe réſervant celle du pouvoir? Par quelle étrange erreur faut-il que les rois aviliſſent leurs amis & les livrent à leurs ennemis? Le peuple a l'intérêt, il a la volonté qu'on ne trompe jamais le Prince. Les grands ont l'intérêt & la volonté contraires. Le Peuple eſt aiſé à contenter; il donne, & ne demande point; empêchez que les oiſifs titrés ne pèſent ſur lui; laiſſez ouverte la carrière que lui montra l'Etre ſuprême en le créant, il ne murmurera point. Eh! quel Prince parviendroit à contenter le noble, le riche, le grand? Ceſſent-ils de demander? Ceſſeront-ils jamais? SIRE, l'égalité de droits entre ceux qui ſoutiennent le trône, en eſt le plus ferme appui. Les changemens à faire en ce genre ne peuvent être prompts; mais Il en eſt un qu'on ne ſauroit trop hâter, que dans la hiérarchie du gouvernement, ſur les degrés qui approchent du trône, les grands ne puiſſent arrêter perſonne par leurs prérogatives; qu'ils ſentent la néceſſité du mérite égal, pour obtenir la préférence; vous les éleverez au niveau de leur rang.

Faites ouvertement la guerre au préjugé qui met une ſi grande diſtance entre les fonctions militaires & les fonctions civiles. Ce préjugé, ſous un Prince foible, que votre maiſon, comme

toute autre, peut produire enfin, exposeroit le pays, le trône même, à toutes les convulsions de l'anarchie prétorienne. C'eſt devant l'ennemie, SIRE, que l'officier, que le ſoldat doivent montrer de l'orgueil ; mais ils ne ſont que les frères du bourgeois ; & s'ils ſont les frères défenſeurs, ils ſont auſſi les frères ſtipendiés. Dans un état tel que le vôtre, il eſt poſſible que le militaire doive avoir la première conſidération ; mais il ne faut pas qu'ils en ait une excluſive ; où vous aurez une armée, vous n'aurez jamais un royaume. Que les officiers civils ſoient plus conſidérés qu'ils ne l'ont été ſous votre prédéceſſeur. Rien n'eſt plus juſte & plus facile. Le Prince qui tient le ſceptre des opinions, peut les diriger par les attentions les plus ſimples. FRÉDÉRIC II. a eu la manie de ne jamais quitter l'uniforme, comme s'il n'étoit le roi que des ſoldats ? Et ce coſtume légionnaire n'a pas peu contribué à décréditer les officiers civils. Comment n'a-t-il pas ſenti qu'il eſt à jamais impoſſible au gouvernement de rendre eſtimables des hommes auxquels il ne veut point montrer d'eſtime ? Il ne réuſſira pas mieux à rendre incorruptibles ceux auxquels il n'aſſurera pas une indépendance pécuniaire. Que les officiers civils ſoient mieux payés, & n'oubliez jamais, SIRE, que mal payer eſt une mauvaiſe économie. J'en atteſte entre mille exemples les

énormes péculats qu'ont commis chez vous, depuis quelques années, les adminiſtrateurs des caiſſes publiques. Par une inconſéquence très-importante, on a montré trop de mépris pour la claſſe des gens de finances, & l'on a puni trop légèrement ceux qui ont été convaincus des friponneries les plus inſignes. Cette partialité ne peut qu'indigner le pauvre & encourager la mauvaiſe foi, qui ſait bientôt qu'elle n'a pour diminuer ſes riſques, qu'à ſoudoyer des complices.

Faire rendre un juſtice prompte & gratuite, eſt évidemment le premier devoir des ſouverains. La juſtice gratuite, ſi le juge n'a aucun intérêt à éluder la loi de ne recevoir que ſes gages, eſt bientôt rendue, elle le ſera équitablement ſi votre ſurveillance eſt active, eſt ſévère; ſi vous n'oubliez jamais que la ſévérité eſt le premier devoir des rois. Cette grande réforme d'une juſtice purement gratuite, ne ſera heureuſement pas dans vos états une charge bien onéreuſe; car votre peuple eſt bon, & n'eſt pas proceſſif. Mais onéreuſe ou non, ce qui eſt d'étroite équité, eſt toujours néceſſaire. La juſtice, SIRE, eſt avant l'utilité même; ou plutôt, il n'y a point d'utilité ſans la juſtice. Les juges doivent être payés du revenu public, & non des épices: le nier ſeroit abſurde; car enfin les juges ne devroient-ils donc

pas

pas exiſter & ſubſiſter, quand bien même, durant une année entière, il n'y auroit pas un procès?

Soyez le premier, SIRE, à établir une juſtice vraiment gratuite.

Soyez auſſi le premier ſouverain dans les états duquel tout homme qui veut travailler, trouve du travail. Tout ce qui reſpire doit être nourri en travaillant. C'eſt la première loi de la nature, loi antérieure à toute convention humaine; c'eſt le lieu de toute ſociété. Le gouvernement qui négligeroit de multiplier les ſubſiſtances, & qui ne laiſſeroit pas à chaque individu le libre uſage & le profit de ſon induſtrie, ſeroit le complice & l'auteur de tous les crimes des hommes; il ne puniroit pas un coupable qu'il ne commît un aſſaſſinat. Car tout homme qui ne trouve que refus à l'offre de ſon travail, en échange de ſa ſubſiſtance, eſt l'ennemi naturel & légitime des autres hommes; il a le droit de guerre privée contre la ſociété.

Que par-tout, au ſein des campagnes, comme autour des villes, des ateliers ſoient ouverts à vos frais. Que tous les hommes, de quelque pays qu'ils ſoient, y trouvent leur ſubſiſtance au prix du travail; que vos ſujets y apprennent ce que valent le tems & l'activité.

Ces travaux, SIRE, ne vous coûteront rien, car ils ſe paieront d'eux-mêmes; ils ouvriront des

débouchés au commerce; ils faciliteront le débit des productions de l'agriculture; ils enrichiront le territoire de votre état, & les finances de votre Majefté.

Voilà, SIRE, les inftitutions qui conviennent à un grand ROI, & non des manufactures armées de privilèges exclufifs, qu'on ne peut foutenir que par des injuftices & des monceaux d'or, & qui n'enrichiffent qu'un très-petit nombre d'hommes; ou des hôpitaux qui feroient naître des pauvres, fi les pauvres n'exiftoient pas.

Sans doute, hélas! il y a trop de pauvres chez vous, fur-tout à BERLIN; & ces malheureux demandent des foins. Dans votre capitale, on ne peut le dire fans une émotion bien trifte, le dixième des habitans reçoit des aumônes publiques, & ce nombre augmente annuellement. Sans doute encore il faut limiter l'étendue des villes où il fe crée, par l'exceffive population, un ordre de chofes qui corrompt tout. C'eft de leur fein que fort non-feulement la mifère, mais la plus affreufe de toutes les mifères, parce qu'on ne fait comment la fecourir. Les miférables des villes font des êtres qui ont tout perdu au moral comme au phyfique. Mais en général ce qu'on doit oppofer à cette mifère, toujours croiffante, ce font des ateliers de travail utile & fort, pour lequel tout homme qui a des bras eft propre, &

non pas des fabriques miſèrables dans leur faſte, uniquement bonnes à encourager le luxe de décoration qui déjà dévore votre pays; ou ces hôpitaux, ſource féconde de déprédations, utiles à leurs ſeuls directeurs, & qui abſorbent des fonds conſidérables, tandis que vos écoles, ſur-tout celles du plat-pays, ſont ſi négligées, ſi miſérables, que quelques-uns de leurs chefs ont à peine annuellement quinze écus d'honoraires. Que votre MAJESTÉ rende ſes ſujets propres au travail par une bonne inſtruction, & ils n'auront pas beſoin d'hôpitaux.

L'inſtruction, SIRE, vous ne l'ignorez pas, eſt un des plus importans devoirs du ſouverain, & c'eſt auſſi l'un de ſes plus riches tréſors. Le plus habile des hommes ne peut rien qu'en formant ceux qui l'entourent, & dont il eſt obligé de ſe ſervir, qu'en leur apprenant ſa langue, qu'en les familiariſant avec ſes idées, avec ſes principes; la liberté de la preſſe la plus entière doit donc être au nombre de vos premières opérations: non pas ſeulement, parce que reſtreindre cette liberté, c'eſt gêner l'exercice des droits naturels, mais parce que tout obſtacle aux progrès des lumières eſt un mal, un grand mal, ſur-tout pour vous qui ne pouvez tenir que de l'imprimerie la jouiſſance de la vérité & de l'opinion, ce premier miniſtre des bons rois.

On vous dira, SIRE, qu'en fait de liberté de la presse, on ne peut rien ajouter à ce qui existe à Berlin. Mais l'abolition de la censure, de cette censure si inutile & toujours si arbitraire, sera beaucoup. Que tout imprimeur se nomme à la tête du livre qu'il imprime, c'est assez; c'est trop peut-être. La seule objection spécieuse contre la liberté illimitée de la presse, c'est la licence des libelles. On ne voit pas que la liberté de la presse leur ôte leur danger, parce que, sous son régime, la vérité seule reste. Les libelles les plus calomnieux n'ont d'empire que dans les pays où l'on est pas libre de faire imprimer. C'est une contrebande qu'on ne sauroit extirper; les gênes ne retiennent que les honnêtes gens. Qu'on ne voie donc plus chez vous ce contraste absurde d'envoi de librairie étrangère, qu'il est absolument défendu d'inspecter, & de librairie nationale soumise à une inquisition sévère. Que tout circule. Lisez, SIRE, & qu'on lise dans vos états; les lumières veulent monter de toutes parts jusqu'à votre trône; appelleriez-vous la nuit? Oh! non, votre grande ame ne le voudra, pas & vous le voudriez en vain, vous y perdriez trop, sans obtenir même le fatal succès de les étouffer. Vous lirez, SIRE, vous commencerez une noble association avec les livres. Ils ont détruit des préjugés honteux & cruels; ils vous ont applani

la route; ils vous ont fervi avant votre naiffance, vous ne ferez point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs; vous lirez, & vous protégerez ceux qui écrivent; car fans eux que feroit l'efpèce humaine & que deviendroit-elle? Ils vous inftruiront, ils vous aideront, ils vous parleront fans vous voir, fans approcher de votre trône, ils y introduiront l'augufte vérité, elle entrera chez vous, feule, fans efcorte, fans dignité; elle n'aura ni titres ni cordons; elle fera invifible & défintéreffée. Vous lirez, mais vous voudrez auffi que votre peuple fache lire; vous ne croirez pas avoir tout fait en recrutant chez les étrangers vos académies; vous fonderez des écoles, vous les multiplierez fur-tout dans les campagnes, vous les doterez, vous ne voudrez pas régner dans les ténèbres; vous direz *que la lumière fe faffe*, & la lumière naîtra à votre voix, & fon auréole divine ornera mieux votre tête que tous les lauriers des conquérans.

Il eft dans vos états, SIRE, un fléau dévorant que vous ne fauriez trop fubitement étouffer, (& fans doute un tel bienfait fignaleroit dignement la première journée de votre avénement au trône): c'eft le LOTTO, qui n'en feroit que plus odieux & plus redoutable quand il vous procureroit des tréfors, & qui, pour un pitoyable profit de cinquante mille écus, précipite dans toutes les

calamités du vice & de la misère les classes industrieuses de votre peuple.

On vous répétera, SIRE, ce que de prétendus hommes d'état n'ont pas rougi d'écrire & d'imprimer ; que la loterie peut être regardée comme un impôt libre & volontaire ! . . . . un impôt ! . . . Quel impôt ! qui fonde ses plus grands produits sur le délire ou sur le désespoir ! quel impôt, que le plus riche propriétaire est dispensé de payer, & que les hommes sages, les meilleurs citoyens ne paieront jamais ! . . . un impôt libre ! . . . étrange liberté ! chaque jour, à chaque instant du jour on crie au peuple, qu'il ne tient qu'à lui de s'enrichir avec un peu d'argent ! on propose un million pour vingt sols au malheureux qui ne sait pas compter, qui manque du nécessaire ; & le sacrifice qu'il fait à ce fol espoir du seul argent qui lui reste, de cet argent qui appaiseroit les cris de sa famille, est un don libre & volontaire ! c'est un impôt qu'il paie à son souverain !

On vous dira encore, on osera vous dire que cette horrible invention qui empoisonne tout jusqu'à l'espoir, le dernier bien des humains, est un mal, mais qu'il vaut mieux que vous recueilliez vous même la moisson de votre Lotte que si vous l'abandonniez aux loteries étrangères. . . . Ah ! SIRE, rejettez avec horreur cette arithmétique

corrompue, ces sophifmes déteftables. Certes, il eft des moyens de s'oppofer aux loteries étrangères ; on ne doit point appréhender les collecteurs fecrets, ils ne peuvent pas pénétrer fort avant lorfque la peine eft févère, & c'eft bien-là feulement qu'un prix pour la délation eft fans inconvénient, car c'eft la pefte circulante qu'on dénonce. La peine naturelle contre ceux qui favoriferoient les mifes aux loteries étrangères eft l'infamie, l'exclufion des places municipales, des corporations de marchands, du droit d'affifter à la Bourfe. Cette peine eft très-févère & fuffit fans doute. Mais s'il falloit des remèdes extrêmes pour arrêter un tel délit, la peine de mort, cette peine qui révolte mon efprit & glace d'effroi mon ame, cette peine prodiguée pour tant de crimes, & qu'aucun crime ne mérite peut-être ; feroit plus excufée par l'horrible lifte des malheurs & des défordres qui naiffent des loteries que par les conféquences mêmes exagérées d'un vol domeftique.

Mais, SIRE, une grande, première & fubite opération que je demande à VOTRE MAJESTÉ au nom de fon intérêt le plus prochain & de fa gloire, c'eft une déclaration prompte & formelle, revêtue des caractères les plus impofans de la fouveraineté, qu'une tolérance illimitée fera dans

vos états à jamais ouverte à toutes les religions. Vous avez une occaſion très-naturelle & non moins précieuſe de faire une telle déclaration. Conſignez-là dans l'édit qui accordera toute liberté civile aux Juifs. Ce bienfait qui, dès les premiers momens de votre règne, vous fera ſurpaſſer en tolérance religieuſe votre illuſtre prédéceſſeur, c'eſt-à-dire, le prince le plus tolérant qui fut jamais; ce bienfait ne ſera pas ſans récompenſe. Outre le ſurcroît nombreux de population & de capitaux qu'il vous attirera infailliblement aux dépens des autres pays, dès la ſeconde génération les Juifs deviendront de bons & d'utiles citoyens; il ne faut pour cela que les encourager aux arts méchaniques & à l'agriculture qui leur ſont interdits; les affranchir des taxes particulières qui les ſurchargent; les faire reſſortir comme vos autres ſujets des tribunaux ordinaires, en ôtant à leurs rabbins toute autorité civile, SIRE, je vous en conjure, gardez-vous de ſuſpendre la déclaration de la tolérance la plus univerſelle. On craint dans vos états de perdre en ce genre plutôt qu'on n'eſpère de gagner. On redoute ce qu'on appelle vos préjugés, vos préventions, votre doctrine. C'eſt le ſeul côté peut-être, par lequel la calomnie vous ait ſérieuſement attaqué! donnez un démenti ſolemnel à ceux qui vous ont annoncé comme into-

lérant; montrez-leur que votre refpect pour les opinions religieufes remonte à votre refpect pour le grand Etre, & que vous êtes loin de vouloir prefcrire la manière de l'adorer; montrez que quelles que foient vos opinions philofophiques ou religieufes, vous ne prétendrez jamais au droit abfurde & tyrannique d'y ranger les autres mortels.

Après ces opérations préliminaires, qui, je ne faurois trop le répéter, font bonnes dans une heure, comme dans un an, & qui par conféquent feroient meilleures aujourd'hui; un coup-d'œil plus particulier fur le fyftême d'économie politique, qui régit vos états, vous conduira à d'autres confidérations.

C'eft une chofe très-remarquable qu'un homme tel que votre Prédéceffeur, diftingué par l'extrême jufteffe de fon efprit, ait embraffé un fyftême d'économie politique fi profondément vicieux. ... Impofitions indirectes; prohibitions extravagantes; réglemens de tout genre; priviléges exclufifs; monopoles fans nombre.... Tel a été l'efprit de fon gouvernement intérieur, à un degré qui, s'il n'étoit pas odieux, feroit fort ridicule.

Et, par exemple, comment ne pas s'étonner qu'un Frédéric II. ait confumé du temps à fixer

dans une ville comme Berlin, LES PRIX D'AUBERGE, LA SOLDE DES LAQUAIS DE LOUAGE, LA VALEUR DE TOUTES LES CHOSES NÉCESSAIRES A LA VIE? Qu'il lui ſoit venu dans l'eſprit de défendre les POMMES DE FRANCE dans la Marche de Brandebourg, qui ne produit que du bois & des ſables; comme ſi les pommes de ſes états craignoient la concurrence des autres. LES OEUFS de SAXE, en diſant pour toute raiſon EST-CE QUE MES POULES NE PONDENT PAS? comme ſi tous les œufs de poules de Berlin ne ſont pas conſommés avant qu'on en faſſe venir de Dreſde: LES SOURICIERES de BRUNSWICK, comme ſi l'on avoit jamais vu un homme fonder l'eſpoir de ſa fortune ſur une ſpéculation en ſouricières. . . . On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit raſſembler toutes les ſingularités de ce genre. Et qui pourroit penſer, ſans douleur & ſans pitié, que quatre cents-douze monopoles ſe partagent votre royaume, tant ce ſyſtême, non moins abſurde qu'inique, étoit enraciné dans l'eſprit du gouvernement de Frédéric II? Qu'un aſſez grand nombre de ces monopoles a ſurvécu, du moins par l'ordonnance prohibitive qui les a créés à leur exercice qu'ont abandonné les privilégiés ruinés, banqueroutiers ou proſcrits. Qu'enfin la liſte des choſes prohibées dans vos états, excède de beaucoup celle

des chofes permifes, & paroît incroyable aux hommes même les plus accoutumés aux délires de l'efprit réglementaire & fifcal. Voilà, cependant, à quel point peut fe rappetiffer même un grand homme, lorfqu'il veut trop gouverner!

Comment auffi ne pas s'étonner qu'un Prince vigilant, fi actif, fi appliqué à fon métier de roi, ait laiffé le fyftême des impofitions directes exactement tel qu'il étoit fous Frédéric I, où le clergé étoit cenfé payer le cinquantième de fes biens, la nobleffe le trente-troifième, & le peuple le dix-feptième; furcharge alors excéffive, mais qui, par les différences furvenues dans les valeurs & dans leurs fignes, eft prefque réduite à rien; de forte que c'eft l'induftrie & le commerce que votre prédéceffeur preffuroit impitoyablement, tandis qu'il fondoit à grands frais des manufactures & des fabriques?

Comment ce même Roi, fi conféquent & fi fidèle à ce qu'il s'étoit ordonné, a-t-il tout à-la fois établi tant de colonies nouvelles en leur accordant des franchifes & des propriétés, dont il connoiffoit par conféquent la neceffité pour l'agriculture, & laiffé fubfifter le régime abfurde qui exclut dans la plus grande partie de fon royaume toute propriété? Comment n'a-t-il pas fenti qu'au lieu de fonder à grands frais ces colonies

il augmenteroit bien plus rapidement ſes revenus & la population de ſes provinces, en affranchiſſant les malheureuſes bêtes de ſomme à figures humaines qui les cultivent, & leur diſtribuant en propriétés, ſous cens héréditaires en fruits; ces vaſtes landes appelées domaines, qui abſorbent preſque la moitié de vos états.

Toutes ces choſes, & mille autre de ce genre, ſont bizarres, ſans doute; mais il n'eſt pas tout-à-fait impoſſible d'expliquer ces aberrations de l'eſprit d'un grand homme. Sans entrer ici dans un examen particulier de la trempe de cette eſprit, d'où il réſulteroit que Frédéric II a été beaucoup plutôt un exemple preſque unique du développement d'un grand caractère mis á ſa place, que celui d'un génie très-élevé par la nature au-deſſus des autres hommes; il eſt aiſé de voir, qu'ayant tourné toutes les forces de ſon talent à former une grande puiſſance militaire avec des états déſunis, morcelés, pour la plupart infeconds, & voulant pour cela devancer la marche lente de la nature, il a ſongé principalement à l'argent, parce que l'argent étoit l'unique moyen de hâter. De là lui eſt venu le culte de l'argent, le goût d'amaſſer, de réaliſer, de théſauriſer; & les ſyſtémes de fiſcalité qui arrachoient le mieux ce métal des mains de ſon peuple, ſont ceux qu'il a le mieux accueillis. Toutes les ruſes, toutes

les extorſions fiſcales nées dans les royaumes plus avancés, qui malheureuſement en ce genre, comme en tout autre, donnoient le ton à l'Europe, ſe ſont tour-à-tour naturaliſés dans ſes états. Frédéric II fut d'autant plus aiſément entraîné vers ce but, que la ſituation de quelques-unes de ſes provinces, débouché preſque néceſſaire de la Saxe. de la Pologne, &c. a rendu chez lui la multiplicité & la ſévérité des droits moins rapidement nuiſibles au produit des péages. D'ailleurs ſa nation peu active, & peut-être entachée encore aujourd'hui de l'imprévoyance germanique qui néglige ou dédaigne les réſerves, ne lui laiſſant pour le moment d'autre reſſource que celle de ſon propre tréſor; il a cru que les Pruſſiens avoient beſoin d'être aiguillonnés par les ſurcharges, qui pourtant ne ſont propres qu'à ralentir; il a cru qu'ils devoient être enſeignés par les monopoles, comme ſi les monopoles ne retardoient pas toutes les lumières. Les premiers pas faits, le prodigieux eſprit de ſuite, qui a été ſon caractère diſtinctif; la multitude de ſes affaires qui l'a forcé à laiſſer tout ce qui n'étoit pas ſyſtême militaire, ou inſtitutions actuelles ſur les baſes qu'il avoit trouvées; l'habitude de ne ſouffrir aucune contradiction, & de ne point diſcuter; ſon extrême mépris pour les hommes, qui explique peut-être tous ſes ſuccès, toutes ſes

fautes, toute sa conduite; la confiance de sa supériorité qui l'à confirmé dans la fatale résolution de tout voir, de tout régler, de tout ordonner, de se mêler de tout; ces diverses causes combinées, ont rendu dans ses états le brigandage fiscal, le systême des monopoles, une loi irréfragable & sacrée, que son humeur absolue, & la morosité de sa vieillesse aggravoient, arbitrairement chaque jour.

Tant, & de si grand maux, ont eu à la vérité quelques compensations. Frédéric II. a joint à d'énormes impôts une rigoureuse économie. Il a levé de grandes contributions chez ses ennemis; ses premières guerres ont été payées de leur argent; il a conquis une superbe province, où une grande & riche industrie, formée sans doute par un gouvernement plus sage que le sien, s'est trouvée établie. Il a retiré des subsides de ses alliés, & la folie d'en donner n'est plus de mode. Il a joui d'à-peu-près vingt-quatre années de paix, & d'une considération qui ressembloit plus encore à un culte qu'à de la crainte. Il a réservé continuellement dans ses états quelques parties de l'argent qu'il extorquoit. Sa nouvelle discipline militaire, genre d'industrie dont il a été créateur, n'a pas peu contribué à sa puissance, & son trésor au milieu de l'Europe obérée, lui auroit presque suffi; car si sa verve ambitieuse eût duré plus

long-tems, il auroit acheté ce qu'il n'auroit pu conquérir. Qui fait enfin fi Frédéric II. n'a pas dû une grande partie de fes fuccès intérieurs à l'état déplorable de l'efpèce humaine dans l'Allemagne où presque par-tout, fi ce n'eft en Saxe, on étoit plus mal que chez lui ?

Cependant, SIRE, qu'à fait comme roi ce grand homme au prix de tant d'efforts ? Vous a-t-il laiffé des états riches, puiffans, heureux ? Otez leur la réputation militaire & les reffources du tréfor qui peuvent fe diffiper ; le refte eft bien foible. Suppofez que les provinces qui compofent votre royaume euffent été foumifes à un gouvernement paternel, & peuplées par des hommes libres, l'acquifition de la Siléfie auroit peut-être été plus lente ; mais quelle différence on remarqueroit aujourd'hui dans toutes les autres provinces & dans la richeffe nationale ?

SIRE, vous êtes dans une pofition tout-à-fait différente de celle où s'eft trouvé votre prédéceffeur. Les meurtrières reffources du régime fifcal font épuifées ; il eft donc indifpenfable de changer de fyftême. Une armée ne pourra pas toujours, elle ne pourra pas long-temps faire le fonds de la puiffance Pruffienne. Il faut donc étayer votre armée de toutes les reffources intérieures qu'une bonne adminiftration fait affeoir fur des bafes folides & permanentes. Il vous

faut animer véritablement l'induſtrie de votre nation, en profitant avec habileté de ce que votre prédéceſſeur vous a tranſmis par des moyens extraordinaires & périſſables. Vous pouvez & devez jouir long-temps; il n'eſt donc pas abſurde de vous propoſer de ſemer pour recueillir. Des ſacrifices momentanés, même de grands ſacrifices, fuſſent-ils néceſſaires aujourd'hui pour parvenir à faire des états Pruſſiens, qui ne ſont, juſqu'ici, qu'un camp vaſte & formidable, une monarchie ſtable & profpère, fondée ſur la liberté & la propriété, votre immenſe tréſor vous rendant ces ſacrifices infiniment moins onéreux qu'à tout autre ſouverain; l'échange dont il vous offre le moyen, ſera un marché excellent pour vous, même en n'y faiſant entrer pour rien la jouiſſance de faire des heureux.

La baſe du ſyſtême que vous devez vous former, SIRE, c'eſt une idée juſte des métaux précieux qui ne ſont qu'une foible partie des richeſſes d'une nation, & beaucoup moins importante que celles qui renaiſſent annuellement ſur le territoire. L'incorruptibilité & la rareté de l'or en ont fait un gage, un moyen d'échange entre les hommes. C'eſt la généralité de ſon uſage qui a principalement trompé ſur l'opinion qu'on doit ſe faire de ſa valeur; la facilité de l'emporter, lorſqu'on eſt obligé de fuir, ſur-tout dans les

lieux

lieux où la tyrannie s'eſt fait craindre, a donné à tous les individus l'envie d'amaſſer de l'or, & les fauſſes opinions ſur ce métal ſe ſont encore renforcées de ce deſir univerſel.

Il n'eſt pas moins vrai que l'or étant un agent d'affaires, & la multiplicité des agens multipliant les affaires, & la quantité des affaires formant la proſpérité des nations, c'eſt une folie d'empriſonner l'or, ou de faire enſorte qu'on l'empriſonne. Que diriez-vous d'un Prince qui voudroit être un conquérant, & tiendroit ſon armée renfermée dans des caſernes ? Voilà préciſément ce que font les Rois qui théſauriſent; ils réduiſent à l'inaction, ce qui n'a de valeur que par l'action.

Mais une idée juſte de l'or ſe lie néceſſairement à celle d'un gouvernement qui reſpecta la propriété, & qui, ſuivi des principes de juſtice très-rigoureux, tels enfin qu'une confiance inébranlable, donne à chacun la plus parfaite ſécurité; ſans quoi le véritable uſage de l'or eſt traverſé d'accidens ſans nombre, qui lui ôtent ſon utilité pour la fécondation de l'induſtrie nationale.

Vous ferez tout pour la confiance, SIRE ; mais il vous reſtera à obſerver que les nations ſont liées entr'elles par le commerce, & que l'or, à

raiſon de ſa néceſſité pour les opérations du commerce, en eſt lui-même un des objets. Il faut qu'il afflue ici & là, ſelon les combinaiſons infinies des commerçans. Delà vient qu'aucune Nation ne peut allier avec les idées ſaines du commerce les gênes de l'exportation de l'or; car il faut bien que chacun finiſſe par payer ſes dettes, & perſonne ne donne ni ne reçoit l'or ſur lequel il y a peu à gagner, que lorſqu'on a épuiſé les moyens de ſolder en marchandiſes qui donnent du profit au vendeur & à l'acheteur. Que penſeriez-vous, SIRE, d'un Prince qui encourageroit les négocians de ſes états à établir beaucoup de manufactures, beaucoup de commis par conſéquent, & défendroit que ces commis allaſſent au-dehors de ſes états acheter les matières néceſſaires à ces manufactures? Telle eſt l'image du Prince qui gêne ou empêche la ſortie de l'or: telle eſt ſa folie. Mais d'ou vient cette folie? c'eſt qu'il craint que l'or ne rentre pas; & pourquoi? parce qu'il a le ſentiment ſecret, que ſes ſujets ne ſont pas tranquilles ſur leur propriété... Vous le voyez, SIRE, JUSTICE, PROPRIÉTÉ, RESPECT DES HOMMES, GUERRE A LA TYRANNIE DES UNS SUR LES AUTRES, ſont les conditions indiſpenſables de toute vue de propriété.

Quand vos Sujets feront tranquilles fur ces conditions, ne craignez pas de voir fortir votre or; il ne fortira que pour en aller chercher, & pour en rapporter davantage. Ne l'oubliez jamais, SIRE, la valeur de l'or s'enfuit fans retour avec lui, lorqu'on ne le laiffe pas abfolument foumis aux volontés du commerce, qui eft fon feul monarque. J'entends ici par commerce le mouvement général de toute induftrie productive, depuis l'agriculteur jufqu'à l'artifan.

Mais que fait-on dans les états où la fécurité du citoyen eft parfaite, & où l'on a fenti que l'or ne peut jamais être ni fixé, ni acquis en quantité fuffifante pour les échanges? On a imaginé des caiffes d'efcompte, des banques de fecours. Les billets qu'elles mettent dans la circulation deviennent, par la confiance où l'on eft de pouvoir toujours les réalifer à l'inftant même, une monnoie qui, n'étant pas univerfelle, remplace l'or au-dedans, & fait qu'on ne s'inquiète pas de fes excurfions audehors.

Voilà, SIRE, les établiffemens que vous devez ambitionner. Heureux l'état où le Souverain qui, ayant habitué fes fujets à l'opinion d'une grande fécurité intérieure, pourroit faire fortir de fon tréfor de quoi fonder de tels établiffemens à fon profit! Que d'inventions fifcales produites par la filouterie, fous la protection de l'ignorance & du gou-

vernement ! que d'impôts abſurdes & tyranniques il éteindroit, en gagnant l'intérêt de l'argent repréſenté par cette monnoie de confiance ! Eh, quel impôt plus doux, plus naturel, plus fécond, percevra jamais un Prince, que l'intérêt de l'argent, lorsqu'il peut le gagner par une monnoie qui ne lui coûte rien ? Un tel impôt ſe paie avec joie ; car l'induſtrie eſt emprunteuſe, & partout où elle appartient à ſon maître, chacun voudroit être induſtrieux.

L'apperçu que je viens de vous tracer, SIRE, & que vous pouvez appuyer de tant de détails que j'ignore, & de tant d'autres qu'il ſeroit trop long de vous rappeller ici, vous conduira naturellement :

1°. A la diſtribution de vos immenſes domaines entre des cultivateurs auxquels vous fournirez les avances qui leur ſont néceſſaires, & qui deviendront de vrais propriétaires, moyennant un cens perpétuel, & payable en productions de la terre, afin que vos revenus augmentent avec la progreſſion du numéraire.

2°. A une modération convenable (en attendant le bonheur de pouvoir les abolir) des impôts indirects, des droits d'acciſes & de douane, &c. dont le produit croîtra toujours en raiſon inverſe de la quotité du droit & de la rigueur de la perception ; car la contrebande excitée par un plus grand appât fait trouver des protecteurs parmi

les hommes dont le devoir eſt de la réprimer, & des agens parmi ceux dont le métier eſt de les pourſuivre. On peut remplacer d'ailleurs en grande partie ces impôts déſaſtrueux par l'augmentation naturelle & très-juſte de l'impôt direct, de l'impôt ſur la terre, dont aucune terre ne doit être franche; ſur la terre qui porte en dernière analyſe tous les impôts & d'une manière d'autant plus onéreuſe qu'ils ſont plus détournés. Que de chicanes, que d'entraves, que d'inquiſitions, que de gênes, que de déſordres s'évanouiront alors!.... Fléaux plus odieux, plus oppreſſeurs que le fardeau même de l'impôt, toujours plus terrible par ſa mauvaiſe aſſiette que par ſa quotité! Alors diſparoîtra ce vice artificiel, inconnu dans vos états avant le dernier règne; le vice de la contrebande qui donne la mauvaiſe foi pour baſe au commerce, qui déprave les mœurs & fait naître le mépris général des loix. Alors ſera relégué dans les enfers, ce droit épouvantable attribué par votre prédéceſſeur à l'adminiſtration des acciſes & péages d'aggraver arbitrairement la punition des contrebandiers & de multiplier leurs amendes.

3°. Vous arriverez à la ferme réſotion, au ſyſtême invariable de favoriſer de toutes les manières poſſibles le commerce de TRANSIT qui va ſe dérouter ſi l'on vexe plus long-tems les étrangers,

ou plutôt qui s'eſt déjà ſenſiblement dérouté! Les tracaſſeries & les détails cauſés par les formes de la perception des droits ſur ce commerce, la fatale vigilance à ne pas laiſſer introduire de contrebande par la foire de Francfort-ſur-l'Oder, ont produit cet effet funeſte, que les Polonois, qui faiſoient autrefois un commerce très-important dans cette ville & à Breſlau, les évitent entièrement aujourd'hui, & ſe condamnent à un détour de près de cent milles d'Allemagne, par une grande partie de la Pologne, de la Moravie & de la Bohême pour arriver à Leipſic. Auſſi cette ville, bien moins favorablement ſituée que Francfort-ſur-l'Oder qui poſſède un grand fleuve, eſt elle depuis quinze ans devenue floriſſante, en raiſon de ce que l'autre a déchu. Cette décadence va toujours en augmentant, & cela au moment où la révolution de l'Amérique menace le Nord d'une ſi puiſſante concurrence. Profitez, SIRE, du dernier période peut-être où le commerce de TRANSIT ſera pour vous un objet de quelque importance; favoriſez-le par l'allégement de la plus grande partie des droits qui le repouſſent; favoriſez-le par la ſimplicité de la perception; par la confiance qu'inſpireront votre candeur & votre bienveillance généreuſe. Ah! quel moment plus heureux pour manifeſter vos intentions en ce genre, que celui où quelques-uns

de vos voisins se signalent par tant de folies prohibitives.

4°. Vous aurez l'honneur vraiment unique & réservé pour vous, SIRE, d'abolir les monopoles qui ne heurtent pas moins le bon sens que l'équité, & font dans vos états une source si féconde de malédictions & de haines. Les commerçans Prussiens, aiguillonnés par le spectacle des compagnies monopoles (la nature veut conserver l'espèce humaine ; elle fait toujours sortir du mal quelque bien), & graces à l'excellente position de vos états, ont fait quelques progrès malgré tous les efforts prodigués pour étouffer leur industrie, au premier rayon d'espoir de voir disparoître les monopoles; ils remplaceront, par des contributions volontaires, une bonne partie du déficit qu'un nouveau systême peut opérer d'abord dans vos revenus.

5°. Vous arriverez enfin au plus grand des bienfaits, à la plus utile des spéculations politiques & financières. Vous affranchirez l'industrie, les arts, les métiers, le commerce. Le commerce, qui ne peut vivre qu'à l'ombre de la liberté : le commerce, qui ne demande aux rois que de ne lui pas faire de mal. Quand vous examinerez sérieusement si ces manufactures puériles, qui ne peuvent jamais soutenir la concurrence des étran-

gers, valent la peine d'être encouragées ſi chèrement, les prohibitions auront bientôt diſparu de vos états. On n'a favoriſé les toiles de Siléſie qu'en exemptant les fabricans de la conſcription militaire; & ces toiles ſont l'objet le plus important de votre commerce. Dans aucune de vos provinces on ne trouve de fabriques plus floriſſantes que dans celle de Weſtphalie, nommément dans le comté de Marck, & jamais le gouvernement n'a rien fait pour encourager cette induſtrie, que de ne pas la tourmenter au-dedans. Je dis AU-DEDANS; car toute production de l'induſtrie des ſujets Pruſſiens au-delà du Wéſer eſt réputée étrangère, & contrebande dans les autres provinces, & cela auſſi eſt une iniquité odieuſe & abſurde, que vous ne laiſſerez pas ſubſiſter. Vous affranchirez tout, SIRE, & ne donnerez point de privilèges. Ceux qui les demandent ſont presque tous des ignorans ou des fripons; & il n'eſt pas un moyen plus ſûr de tuer l'induſtrie que d'en accorder; s'ils ſont connus en Angleterre, c'eſt que la forme qu'ils y ont reçu les rend presque nuls. Les Irlandois n'en admettent plus; le gouvernement & la ſociété de Dublin donnent des encouragemens, des ſecours; mais à condition qu'on ne demande pas de privilège. SIRE, le plus beau, le plus ſûr moyen d'avoir tout ce que la nature ne defend pas, c'eſt la liberté; c'eſt la

prodigalité de tout ce qui attire l'homme par les ſentimens moraux, & le bien-être phyſique; tout privilège bleſſe les premiers, iſole le ſecond.

Je vous ſupplie d'obſerver, SIRE, que je ne vous propoſe point de couper tout-à-coup, & ſans précautions, toutes ces branches paraſites qui défigurent & achèvent d'épuiſer le trone que vous devez embellir & fortifier. Mais je vous conjure auſſi de ne pas vous arrêter à la crainte des vides de perception que vos fermiers, uniquement occupés de leur exiſtence, ne manqueront pas d'exagérer. Le ſeul d'entr'eux qui ait véritablement une grande connoiſſance des rapports généraux du commerce, & dont vous puiſſiez attendre des opérations vraiment habiles, le jour où votre ſyſtême ſera invariablement dirigé vers un autre ordre de choſes que celui auquel on a proſtitué ſes talens: STRUENSÉE ſigneroit tous mes principes; il indiqueroit à Votre MAJESTÉ vingt moyens de ſuppléer aux extorſions de la fiſcalité. Et, par exemple, les commutations de droits ſont un art nouveau qui, dans les mains d'un homme auſſi éclairé, pourroit accroître vos revenus en allégeant le fardeau public.

L'Angleterre, faite pour donner des leçons à tout l'univers, faite ſur-tout pour étonner l'eſprit

humain, en lui dévoilant les reſſources infinies d'une confiance au maintien de laquelle on fait tout concourir; l'Angleterre vient de tenter une belle & heureuſe expérience en ce genre; elle a commuté les droits ſur le thé en un droit ſur les fenêtres, & le ſuccès eſt prodigieux. Faites-vous rendre compte, SIRE, de cette opération; elle eſt conſignée avec tous ſes effets dans un ouvrage qui vous ouvrira de grandes vues. Votre eſprit généraliſateur prendra confiance dans l'induſtrie de l'honnête homme, & dans les reſſources de ſa ſenſibilité, aidée d'expérience & de talent, lorſque le malheur des impoſitions exagérées doit durer encore, & que leur aſſiette eſt vicieuſe. Mais, SIRE, quand vous feriez obligé, pour remplacer des droits incommutables, & cependant deſtructeurs, d'aller chercher les gros intérêts que payent les puiſſances emprunteuſes, où ſeroit le malheur? quel avantage ne réſulteroit-il pas pour un pays qui a des tréſors, de les employer à pomper ces mêmes intérêts qui affoibliſſent des états redoutables? Pourquoi ne pas ſaiſir les moyens qu'ils fourniſſent ainſi à leurs dépens de ne pas les craindre? Ne voyez-vous pas, SIRE, que ce ſeroit-là vous faire payer un tribut, & ſans danger? car les gouvernemens même qui ſeroient aſſez inſenſés pour vouloir

voler leurs créanciers, ne le peuvent plus, graces à l'arrangement général du commerce.

Il reste à savoir à qui vous confierez des travaux si délicats & si intéressans. Ce n'est pas à un étranger qu'il convient d'apprécier vos Sujets: cependant, SIRE, il en est un dont les talens sont très-estimés en France, en Angleterre, & qu'ainsi je puis oser vous nommer; c'est le baron DE KNYPHAUSEN, qui connoît bien les hommes & les choses des pays où il a servi, & principalement la théorie des fonds publics. Mais, SIRE, appellez sur-tout des négocians; c'est chez eux que se trouvent le plus communément les talens, la probité; c'est d'eux qu'est venue la théorie de l'ordre: & que feroit-on sans ordre, Au reste, ils sont en général modérés; ils ne sont point fastueux, & sous ce rapport, ils méritent encore la préférence. Croyez, SIRE, que les plus éclairés, les plus sages & les plus humains, s'éloigneroient de vous, si leur récompense devoit être dans les décorations de la vanité. On ne peut les accepter sans fouler aux pieds les principes auxquels on doit la gloire d'avoir mérité des récompenses, sans payer de mépris la classe qu'on honore; & le négociant digne de votre confiance, craindroit de devenir coupable d'une telle ingratitude envers ses semblables. C'est-là même un des caractères auquel vous pourrez le

reconnoître. Le grand PITT mourut dans le Lord-Chatam ; & celui-ci ne s'eſt jamais conſolé d'avoir ainſi trahi ſa gloire. Les ſervices des négocians que vous emploierez, loin de multiplier les inégalités monſtrueuſes qui déſorganiſent vos états, doivent les détruire. Voilà la récompenſe de tels hommes, & non de vains titres de nobleſſe, ou de plus vaines décorations.

Mais, SIRE, c'eſt trop long-temps abuſer des momens précieux où le ſceptre vient de tomber dans vos mains. Qu'ajouterois-je à cet écrit, que vos propres réflexions, nourries de faits qui vont frapper journellement vos regards, ne vous diront pas mille fois mieux que moi? J'ai cru qu'il pouvoit n'être pas inutile d'éveiller ces idées au moment où une exiſtence ſi nouvelle, une ſi grande variété d'affaires, & la multitude des intérêts & des intrigues qui vont ſe croiſer & ſe heurter autour de votre Trône, pourroient vous ravir le calme d'eſprit néceſſaire pour reſumer & choiſir. J'oſe eſpérer que ma franchiſe ne vous déplaira pas, ſi elle vous touche. O FRÉDÉRIC ! méditez ſur ces lignes libres & ſincères mais reſpectueuſes, & dites, daignez dire.

"Voici ce qu'on ne m'avouera pas, & peut-être „le contraire de ce qu'on me dira tous les jours. „Les plus courageux n'offrent aux rois que des

„vérités voilées: ici je vois la vérité toute nue. „.... Ah! cela me vaut mieux que l'encens „vénal dont me suffoquent les faiseurs de vers, „& les panégyriques d'académie qui m'ont saisi „au berceau, & qui me laisseront à peine au „cercueil. Je suis homme avant d'être roi. Pour-„quoi m'offenserois-je parce qu'on me traite en „homme? parce qu'un étranger, qui ne me de-„mande rien, qui bientôt quittera ma cour pour „ne me revoir jamais, me parle sans fard? Il „m'apporte ce que ses yeux, son expérience, ses „études, son entendement ont recueilli; il me „donne gratuitement ces vrais & libres avis, dont „nulle condition d'homme n'a si grand besoin, „que ceux qui soutiennent une vie publique; il „n'a aucun intérêt à me tromper; il ne peut „avoir que de bonnes intentions. .... „Examinons attentivement ce qu'il nous propose; „car le simple bon sens, la candeur naïve d'un „homme qui n'a d'autre métier que de cultiver „sa raison & sa pensée, pourroit bien valoir & „la veille routine, & les ruses, & les formules, „& les chimères diplomatiques, & les dogmes „ridicules des hommes d'état par métier."

QUE L'ETERNEL moteur des destinées humaines veille sur vos jours! qu'il vous les accorde doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail

consolateur qui éleve & fortifie l'ame! Et puissiez-vous goûter, jusqu'à la dernière vieillesse, la pure félicité d'avoir tout fait pour la prospérité d'un peuple, du bonheur duquel vous êtes responsable, puisqu'il vous est confié!

F I N.